

Sarlat, scène ouverte

Plus ancien de France après Avignon, le festival des Jeux du Théâtre a célébré en 2011 sa soixantième édition. Une longévité basée sur la reconnaissance des professionnels, autant que la fidélité d'un public pourtant composé en grande majorité de touristes.

« Sarlat est une grande étape estivale, très respectée dans le milieu. » Jacques Weber n'a pas hésité à faire un saut en Périgord, entre deux représentations à Avignon, pour jouer *Éclats de vie*. Ce kaléidoscope littéraire, mûri à partir d'un choix évolutif de textes d'auteurs qui l'ont fidèlement accompagné, accueille ses propres phrases en contrepoints inspirés, pour un solo jubilatoire. « Le spectacle a vieilli en même temps que moi. J'installe un rapport très physique, très ludique et gourmand avec le texte, c'est une récréation sérieuse. » Il n'hésitera pas à prolonger cette magie partageuse, en bavardant à bâtons rompus avec des spectateurs conquis. Une disponibilité conforme à l'esprit du festival.

La présence de Jacques Weber ou Francis Huster lors de cet anniversaire ne signifie pas que la programmation s'appuie sur une politique de stars. Leurs venues contribuent aux deux tiers vitaux d'autofinancement du festival, mais ne sont que les pépites médiatiques d'un événement qui brille par ses intuitions. « La bonne réputation de Sarlat tient aussi au fait que nous donnons leur chance à de jeunes compagnies, et à des compagnies de la région, constate Jean-Paul Tribout, le directeur artistique. Il nous arrive en outre d'acheter de 'petits' spectacles en amont, avant qu'ils tournent ailleurs. C'est une manière de participer à leur production malgré notre maigre budget, et parfois d'être précurseurs par rapport à des pièces qui connaîtront un beau destin. »

La participation avisée du public

Jean-Paul Tribout, qui pour l'anecdote incarna l'intrépide inspecteur Pujol dans la célèbre série des *Brigades du Tigre*, a pris en 1996 les rênes du festival, dont il était un habitué en tant qu'acteur et metteur en scène. Il a d'emblée tenu à instaurer une convivialité active avec le public. « À Sarlat, les gens aiment les spectacles qui génèrent la discussion. Ils n'ont pas envie d'un simple théâtre digestif, de distraction. » Le succès des « Rencontres de Plamon » en atteste. Elles se tiennent tous les jours à onze heures, et permettent une présentation de la pièce qui sera jouée en soirée, tout autant qu'un débriefing de celle donnée la veille, en présence des acteurs et des metteurs en scène. Sous les vénérables poutres du Petit Plamon, une cinquantaine d'aficionados n'hésitent pas à livrer des avis à la pertinence parfois mordante, autant que des réflexions sur l'essence même du théâtre.

« Les discussions peuvent se terminer fort tard, puisque nous offrons l'apéritif et les toasts au foie gras ! » ajoute espièglement Jacques Leclair, alerte président du comité du festival depuis 1995, qui n'aime rien moins que cette ambiance d'échanges fervents, tissée autour

d'un noyau d'amateurs locaux . « Avec Jean-Paul, nous avons fait passer la part de Sarladais qui fréquentent le festival de 8 à 16 %, sur une affluence totale de près de 10 000 personnes. » Le président et son équipe n'hésitent pas à payer de leur personne. Il n'est pas rare qu'après certains spectacles, le jardin de la propre maison de Jacques devienne la scène impromptue de conversations enflammées avec les artistes, cependant que chaque membre du comité d'organisation est préposé aux fourneaux à tour de rôle.

Un événement populaire

La naissance du festival de Sarlat est indissociable du contexte culturel de l'immédiat après-guerre. Sous l'impulsion de l'État, le théâtre français joue enfin la carte de la décentralisation et de la démocratisation, pour élargir l'offre de spectacles à de nouveaux publics. Le réseau de l'éducation populaire et des metteurs en scène comme Jean Vilar, dont les compagnies sont installées en province, vont relayer les directives innovantes.

Parallèlement, les Sarladais prennent conscience des richesses de leur patrimoine. Dès 1928, Cavalcanti inaugure une prestigieuse série de tournages en installant les caméras de son *Capitaine Fracasse* dans la ville intemporelle. Des mesures administratives commencent à être prises pour sauvegarder le patrimoine national. Même si des travaux de restauration ont embelli son centre ville dès 1958, Sarlat entre dans la modernité touristique grâce à la loi Malraux de 1962, qui lui offre un lifting salvateur dans un projet de conservation général et cohérent.

À la conjonction de cet amour du patrimoine et de la floraison des scènes théâtrales dans la capitale du Périgord noir, se trouve un homme, Jacques Boissarie, Sarladais d'adoption et personnalité visionnaire. Pionnier de la communication actuelle, il fonde en 1952 le festival sous le patronage du syndicat d'initiative. Un mariage du cœur et de la raison jamais brisé depuis dans la cité.

Dans ses premières années, le festival n'excède guère une semaine, alors qu'aujourd'hui une vingtaine de spectacles sont proposés fin juillet et début août. Il présente surtout des pièces classiques, censées mieux s'harmoniser avec l'authenticité et la puissance d'évocation des décors. Mais Jacques Boissarie réfute tout élitisme, au contraire il crée des « chantiers théâtre », engage des instructeurs d'éducation populaire pour encadrer les comédiens amateurs. De même, vis-à-vis de la population, il conçoit le festival comme une parenthèse estivale d'investissement collectif. Les habitants assistent aux répétitions dans la journée, ils peuvent même héberger les comédiens. Les troupes sont quasiment en résidence. Chacun met la main à la pâte. Les bénévoles apportent leur écot à la confection des décors, les Sarladaises dégagent fil et aiguilles pour réaliser de véritables prodiges lorsqu'il s'agit de confectionner des costumes de mousquetaires ou de princesses.

Cette ambiance populaire et familiale n'empêche pas des intellectuels de renom de s'intéresser au festival. André Maurois, son président d'honneur, est lui-même tout ébaubi

d'avoir vu Jeanne d'Arc s'agenouiller « au pied d'un clocher réel, qui montait très haut parmi des étoiles véritables ». Le festival profite de cet engouement pour éveiller l'intérêt de la presse parisienne. La télévision nationale, pourtant balbutiante, n'hésite pas à venir filmer certaines pièces.

La disparition en 1961 de Jacques Boissarie, qui n'aura pas eu le temps de sentir le souffle de la loi Malraux passer sur sa ville, ne brise pas l'élan du festival, dont la notoriété ne cessera plus de croître. Revers de cette reconnaissance, les préceptes participatifs s'estompent avec la professionnalisation des compagnies, qui se contentent désormais de séjours éphémères à Sarlat. Les spectacles sont de moins en moins disséminés dans l'entrelacs de la cité, mais investissent souvent la place de la Liberté, plus adaptée à l'accueil d'un large public.

À la suite de Jacques Boissarie, chaque directeur du festival tentera d'apporter sa pierre artistique. Mais c'est Fernand Peiro, président du comité du festival, qui l'engage en 1980 dans un tournant décisif. Il pense que son cadre médiéval ne doit plus l'enfermer dans une rigide programmation classique, mais doit se nourrir de nouvelles formes d'expression. Cette entrée officielle du théâtre dit contemporain à Sarlat ne se nouera pas sans anicroches, l'audace ne faisant pas forcément bon ménage avec le remplissage des caisses, mais le festival ne dérogera plus désormais à ce fécond mélange des anciens et des modernes.

Atouts et contraintes du tourisme

Depuis les années 90, le festival de Sarlat est confronté à de nouvelles problématiques liées à l'utilisation de l'espace public. L'extraordinaire envol touristique de la ville, son intense fréquentation, entraînent une réflexion sur la cohabitation des spectacles avec une foule de plus en plus dense dans les zones piétonnières, alors que les nouvelles mises en scène consomment toujours davantage de matériel, et que les normes de sécurité deviennent draconiennes. Les formes théâtrales évoluent concomitamment à la gestion patrimoniale d'une ville en mutation. Tout le défi des responsables actuels du festival réside donc dans la conciliation des deux tendances. Ces contraintes sans cesse renouvelées sont aussi le gage d'un festival en perpétuel mouvement.

Comme dans toute bourgade ultratouristique, la première vision de Sarlat l'été s'écorne sur un chapelet de stands commerciaux. S'y mêlent allègrement les saucissons aux souvenirs de la ville, les poteries aux conserves indigènes, les aquarellistes aux revendeurs de fromage. Le tout dans l'inévitable fumet du confit de canard, indétrônable des frontons d'innombrables tavernes. Mais en laissant vagabonder son œil entre les mailles de la nasse marchande, on aperçoit des échafaudages plus en rapport avec la vocation culturelle de la ville à remonter le temps. Place de la Liberté, la ligne abrupte d'une colline de 1 200 places assises, coupe telle une lame effilée la façade blonde de l'hôtel de ville.

« Le plein-air est un miracle, on perd certaines choses mais on en gagne d'autres, la tombée de la nuit sur la scène, le passage des martinets, savourez Jean-Paul Tribout. Aucun spectateur

n'a réellement les mêmes perceptions. » Depuis les sièges du jardin des Enfeus, les arcs-boutants de la cathédrale Saint-Sacerdos capturent les étoiles, tandis que des éclats de voix s'accrochent à la peau rugueuse des toits de lauze grise. Cette inscription au cœur palpitant de la ville est fondamentale pour Jacques Leclair. « On démythifie le théâtre tout en perpétuant l'âme du festival. Comme les saltimbanques d'autrefois, on arrive sur la place publique et on joue. La ville n'est pas fermée, les gens peuvent assister aux répétitions. »

La proximité permet de choyer les comédiens, qui savent s'en souvenir. « Au moment du conflit des intermittents du spectacle, on leur a laissé la parole, on a donc été un des seuls festivals qui a pu continuer. » Amour des comédiens, respect du public, deux pôles d'humanisme artistique qui devraient permettre au festival des Jeux du Théâtre de souffler encore bien d'autres bougies.

Hervé Brunaux